

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph SERRE

La force du mot

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1903, tome 5, p. 10-13

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## La force du mot

Le volcan est une des forces de ce monde, et nous savons si elle est terrible.

Mais l'*idée* est une puissance plus redoutable encore, et, pour le peuple, l'idée c'est le mot.

La création dans le peuple d'un état d'esprit qui se résume en un vocable sonore : c'est toute la politique. Et au lendemain des élections, alors que des lambeaux d'affiches étalent encore sur nos murs plus d'une phrase pompeuse, je chante les prouesses de ce tyran aux petits pieds, aux minuscules jambages insinuants et perfides, qui tient du microbe et du tout-puissant : *le mot*.

Faites flamboyer sur votre programme ces mots : *Instruction ! Lumière !* — vous aurez impunément enténébré des millions d'intelligences. Vous pouvez démoraliser un peuple, mais au nom de la *morale* indépendante. Vous pouvez l'empoisonner, si la pornographie s'appelle un *supplément littéraire*.

S'il n'avait eu de la *fraternité* plein la bouche, Robespierre n'aurait pu couper une tête. (Dans les temps modernes, on ne peut couper les têtes qu'au *nom* de la fraternité.) La guillotine ne suffit pas, il faut le *mot*.

Sans ce mot : *liberté de conscience*, que d'oppressions seraient impossibles ! Il y a beau temps, car la mode n'en est pas neuve, bien qu'ingénieusement perfectionnée de nos jours, il y a beau temps que les despotes sentent le besoin d'avoir à leur service, non pas seulement des poings solides et des bras de fer — enfance de l'art, cela ! — mais de grands mots convenables, libéraux le plus souvent, de belles *lois*

existantes ou qu'on fait exister, à la plus grande gloire, bien entendu, de la vérité et de la justice. *Raison d'Etat, salut public*, avec deux mots on a pu crucifier un Dieu et guillotiner un peuple.

Lisez l'histoire, et observez l'homme. Partout le mal, qui est horreur par nature, éprouve le besoin de se déguiser, de se revêtir d'une défroque brillante, d'une splendeur qui attire, et c'est un mot qu'il choisit pour son travestissement et sa parure. Crimes petits ou grands, vices puissants ou modestes, toute cette nudité honteuse a besoin d'un vêtement pour se couvrir, et le vice dit : « Je suis l'amour », et le crime dit : « Je suis la grandeur ». La piraterie devient la *conquête*, le vol la *désaffectation* et la haine la *neutralité*.

Je me demande parfois, avec une curiosité rêveuse, ce qu'il adviendrait de la sottise et de la violence, de toutes les formes de la *bestialité et de la nullité* humaines, si soudain le mot qui les voile et les décore venait à tomber et la réalité à paraître. Il est probable qu'au lendemain de ce jour la face du monde serait changée.

Il serait intéressant et profondément philologique, le travail qui consisterait à rechercher à travers les siècles, ou simplement depuis vingt ans, tous les mots coupables (car les grands coupables ce sont les mots) et à les interroger.

Ils vous révéleraient bien des secrets, vous expliqueraient bien des défaites, bien des victoires. L'esprit maçonnique, aujourd'hui maître de la France, n'aurait rien pu sans les mots.

Le mot a cet avantage de mentir sans en avoir l'air. Le dictionnaire est le livre impartial par excellence.

En France (35 millions de catholiques), le catholicisme (je parle du mot) ne pouvait être « l'ennemi » ; il en fallait un autre. Non pas un autre ennemi, mais un autre mot. On

a trouvé : le *cléricalisme*. Le cléricalisme et la *théocratie* : la théocratie, mot savant et citadin, dont le *gouvernement des curés* est l'équivalent pour la campagne.

L'école *athée* eût fait peur. L'école *laïque* n'a rien qui effraie. Nous sommes tous des laïques, parbleu !

L'humble religieux qui pousse le dévouement aux misères de l'humanité jusqu'à les revêtir lui-même, jusqu'à porter la bure et marcher pieds nus, donnant à nos philanthropes une sublime leçon de choses ; l'humble victime volontaire qui s'immole au fond d'un cloître en expiation des fautes du monde, forceraient l'admiration des incroyants et des ignorants eux-mêmes, s'il n'existait pas un mot : le *fanatisme* !

Le sentiment religieux a pour lui le respect universel, tant qu'on l'appelle le sentiment religieux. On n'a, pour le ridiculiser, qu'à changer un mot : *mysticisme* !

Le prêtre est sublime : le *calotin* est grotesque.

L'assemblée des catholiques a sa majesté : *Le ban et l'arrière ban des sacristains* ne sont que risibles, — quand Montalembert et de Mun en feraient partie !

Le *frère* du peuple qui emploie sa vie et ses forces à ouvrir les jeunes esprits aux premiers rayons de la science humaine et divine, n'est plus qu'un vulgaire idiot si vous l'appeliez l'*ignorantin*.

Le *mot* est peut-être, à y regarder de près, la grande cause des malentendus et des préjugés, et j'ai souvent pensé à écrire un livre très sérieux sous ce titre : *Du jeu de mots en philosophie*.

Il n'est pas difficile d'exciter la fureur d'un homme en désignant une chose par un certain nom, et la sympathie du même individu, en désignant la même chose par un autre nom. « L'Eglise catholique a beaucoup d'ennemis, a dit Hello, et son nom déplaît à beaucoup de gens. Peut-être que si on leur parlait de l'*Assemblée universelle*, ils éprouveraient une curiosité sympathique, un sentiment d'unité

et de grandeur. On n'aurait fait, pour obtenir ces deux résultats, que dire la même chose, en grec d'abord, en français ensuite. »

Le mot *science* est, parmi les mots illustres, un des plus tronqués par les préjugés matérialistes de notre époque, qui le restreint au monde de la matière. Par un regrettable abus de langage, *matériel et scientifique* sont devenus synonymes, et dès lors les lumières spirituelles ont perdu de leur éclat. L'habitude s'étant implantée de réserver le terme de *sciences* c'est à dire de connaissances vraiment sérieuses, sûres et indiscutables, aux connaissances matérielles, physiques, chimiques, zoologiques, le savoir supérieur s'est voilé peu à peu dans nos intelligences d'une teinte légendaire, et l'athéisme a eu beau jeu.

Il serait temps de venir au vrai langage et par lui aux idées vraies. Je ne crois plus aux rois, mais je crois à la royauté du mot, plus fort que la dynamite pour la transformation des sociétés.

Car le mot, c'est le Verbe, et le Verbe, c'est Dieu.

JOSEPH SERRE.